

Un mot sur les femmes médecins et les sages-femmes de l'ancienne Grèce

Autor(en): **Joël**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **1 (1863)**

Heft 48

PDF erstellt am: **23.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-176772>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

l'image se grava miraculeusement sur le linge. C'est ce linge qui est représenté sur la cloche, soutenu par des anges, et qu'on désigne ordinairement sous le nom de « voile de Sainte Véronique. »

La troisième cloche, dite *cloche de midi*, fut fondue en 1726. Elle porte les armoiries de Lausanne, surmontées de ces mots :

Lausanna civitas equestris.

La *cloche de trois heures* a remplacé celle dont nous avons parlé et qui a été détruite dans l'incendie de 1674; ce fait est rappelé dans l'inscription qu'elle porte :

Ma forme que j'avais par la flamme perdue,
M'a de rechef été par la flamme rendue.

Cette cloche fut fondue en 1674 par Jean Richenet, de Vevey.

La plus petite est sans aucune inscription; à l'aube, elle annonce le réveil, et sonne la retraite à la chute du jour. On prétend qu'elle contient beaucoup d'argent provenant des débris des anciennes cloches qui existaient du temps de la catholicité, et dans lesquelles, suivant l'usage d'alors, entrèrent un grand nombre de pièces de monnaie; le métal de cette cloche est en effet fort blanc.

Nous terminerons par quelques détails, puisés à diverses sources, sur l'origine des cloches. On ne saurait préciser l'époque de leur invention; toutefois il ne paraît pas qu'on ait fabriqué de grandes cloches avant le v^e siècle; les premières furent fondues à Nola, en Campanie, vers l'an 420. L'usage s'en répandit bientôt en occident où elles servirent à annoncer l'heure des cérémonies religieuses; mais la majesté et la puissance de leur son ne tardèrent pas à exercer une influence mystérieuse sur le peuple qui leur attribua des miracles. Surius assure que dans plusieurs monastères la cloche résonnait d'elle-même lorsqu'un religieux rendait le dernier soupir. On croyait communément que le son des cloches mettait en fuite les démons, et l'on mettait au nombre des prodiges qu'elles opéraient la délivrance des femmes en couches, la guérison du mal des dents et le pouvoir de détourner les orages.

On ne commença à se servir de cloches en orient que vers le viii^e siècle. Lorsque les Turcs firent la conquête de Constantinople en 1453, ils fondirent toutes les cloches et en interdirent l'usage aux chrétiens. Il n'en existe plus en orient que sur le mont Liban. Si l'on en croit le récit des voyageurs, on trouve en Chine des cloches d'une très-grande dimension. On assure qu'il y en a une au Pégu qui a plus de 30 pieds de diamètre. — On cite parmi les plus célèbres la grosse cloche de St-Etienne, à Vienne, fondue en 1744 avec des canons enlevés au Turcs.

La *bénédictio* ou *baptême des cloches* était une solennité accompagnée de cérémonies pompeuses: un parrain et une marraine choisis parmi les plus hautes notabilités donnaient un nom au nouvel instrument, et

ce nom était gravé sur la cloche avec celui du parrain et de la marraine.

Parmi les nombreuses inscriptions qu'on trouve sur les cloches, en voici une qui rappelle à la fois des usages et des croyances :

Lando Deum verum, plebem voco, congrego clerum,
Defunetos ploro, pestem fugo, festa decoro.

Je loue le vrai Dieu, j'appelle le peuple, j'assemble le clergé, je pleure les morts, je fais la peste, je solennise les fêtes.

L. M.

Un mot sur les femmes médecins et les sages-femmes de l'ancienne Grèce.

Il serait intéressant de constater quelle a été, à différentes époques, l'intervention des femmes dans la médecine, et je crois qu'on ne tarderait pas à se convaincre que leur coopération est encore trop négligée dans notre société moderne protestante, malgré les efforts persévérants et les admirables résultats des institutions de diaconesses.

Je ne veux point traiter ex professo dans votre feuille un si vaste sujet, mais je pense que quelques mots sur le rôle des femmes dans l'antiquité seront peut-être bien venus de quelques-uns de vos lecteurs.

Si nous remontons à l'antiquité semi-fabuleuse, aux âges héroïques, nous trouvons les femmes en possession de nombreux secrets médicaux, ce sont des sorcières, des magiciennes; l'étude des simples et malheureusement aussi celle des poisons, donne à plusieurs une sinistre célébrité.

Circé, qui avait, dit-on, découvert des remèdes contre les venins, changeait les hommes en lions, en loups, en pourceaux. On connaît les moyens usités pour produire ce genre d'hallucinations; la belladonne, le datura stramonium, etc., ont été plus tard, sous l'empire d'autres idées, employés pour faire assister au Sabbat bien des âmes crédules qui ont expié leur simplicité sur les bûchers.

Sa sœur Médée pansa les blessures de son époux Jason. On l'a accusée de faire cuire des hommes et l'on a lieu de penser qu'il s'agissait tout simplement de bains chauds aromatiques. Elle rajeunissait les vieillards; il paraît qu'elle teignait en noir leurs cheveux blancs.

Une troisième sœur, Angitia, paraît n'avoir pas été moins habile dans l'art de connaître les vertus des plantes.

Si nous arrivons au siège de Troie, à ce poétique Sébastopol d'il y a trente siècles, nous trouvons plusieurs femmes mentionnées pour leurs connaissances en médecine. La belle Hélène paraît avoir connu les plantes; elle a même donné son nom (Helenium) à une espèce de thym. La femme de Paris, Aenone, n'était pas moins versée dans la connaissance des simples. On sait

qu'elle refusa à son mari blessé la guérison qu'elle seule pouvait lui donner.

Les deux fils d'Esculape, Machaon et Podalire étaient, le premier chirurgien, le second médecin de l'armée des Grecs. Quelques traits de leur histoire nous montrent qu'ils furent à la hauteur de leur mission. Podalire sut prédire un ou deux jours à l'avance l'accès de fureur ou plutôt de manie aigue d'Ajax, fils de Télamon. Machaon, blessé sur le champ de bataille, fut pansé par une femme, la miss Nightingale de ces temps héroïques, Hécamède, à qui Homère rend ce beau témoignage qu'elle connaissait autant de médicaments que la terre en nourrit.

Si, de la Grèce primitive nous passons à la Grèce historique, nous traversons encore un récit d'apparence légendaire; il s'agit de l'histoire d'Agnodice, racontée par Hyginus.

Il paraîtrait que, durant un certain temps, l'étude de la médecine fut défendue aux femmes et aux esclaves.

Or, Agnodice, une jeune fille, dominée par le désir ardent d'apprendre et de se rendre utile aux personnes de son sexe, fit couper sa chevelure, prit des vêtements d'homme et s'en fut étudier chez un médecin nommé Hérophile. A peine instruite, elle devint le médecin favori des femmes, à qui elle révélait son sexe. La jalousie des confrères masculins lui suscita des embarras; elle dut se présenter devant l'Aréopage et y confesser son sexe; mais, comme elle avait de puissantes protections, elle fut acquittée et la loi qui la condamnait ne tarda pas à être abrogée.

Quoi qu'il en soit de l'authenticité de cette anecdote, les temps historiques de la Grèce nous donnent dès lors peu de renseignements intéressants sur notre sujet. Le temps des guérisons merveilleuses est passé. La médecine s'est élevée avec Hippocrate au rang de la première des sciences. On l'apprend aux princes après la philosophie. Alexandre le Grand, instruit par Aristote, ne médaigne pas de donner des soins à quelques-uns de ses officiers.

Les femmes ne s'occupent plus que des accouchements. Mais ici encore nous avons lieu de croire qu'elles ne sont point restées inférieures à leur mission. Nous devons à Socrate les notions les plus complètes que nous ayons à leur sujet; en effet, sa mère, Phénarète, était une sage-femme distinguée, et nous voyons par les dialogues de Platon qu'il se plaisait à rappeler les mérites de sa mère, qu'il dit avoir été habile et renommée.

D'autres noms de sage-femmes ont passé à la postérité, et les titres des travaux publiés par quelques-unes d'entr'elles prouvent qu'elles avaient poussé fort loin leurs études.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que trois sage-femmes de grande réputation portent les noms de Laïs, d'Aspasie et de Cléopâtre.

On a lieu de croire que la première ne fut autre que la fameuse courtisane qui sut plaire à Démosthènes.

Aspasie fut très-instruite dans son art. Aétius nous a conservé d'elle quelques fragments intéressants. On s'est demandé si ce n'est point la célèbre amie de Périclès et de Socrate. Nous laisserons résoudre cette question à de plus habiles.

Enfin Cléopâtre, la savante sage-femme, ne serait-elle autre que la reine d'Egypte? Singulière coïncidence, dans la préface de son ouvrage, la sage-femme Cléopâtre parle de sa sœur Arsinoé, et la grande reine avait une sœur de ce nom....

Mais n'abusons pas de la patience de vos abonnés, laissons pour aujourd'hui l'antiquité grecque et peut-être, un autre jour, vous dirons nous un mot des Romains.

D^r. JOEL.

Echos singuliers.

J'ai lu, je ne sais où, qu'il existe, dans les environs de la tour d'Ouchy, une place que les gens de la contrée indiquent aux voyageurs, et d'où l'on entend dix ou douze fois de suite le son réfléchi par cette tour. J'ai tenté vainement, une fois, de vérifier la chose: il est vrai que je n'ai pris aucune information auprès des habitants d'Ouchy et des environs, et c'est à cette cause, sans doute, qu'il faut attribuer mon manque de succès. — Quoi qu'il en soit de ce singulier écho, je serais fort obligé à la personne qui pourrait me donner sur ce sujet des renseignements certains.

Du reste, la chose n'est pas aussi invraisemblable qu'on pourrait bien le croire. Un auteur ancien parle d'un écho qui répétait six et même sept fois les mêmes mots, ce qui, toutefois, serait peu de chose auprès de ce qu'on raconte d'un autre écho qui se trouve dans la maison de plaisance d'un noble Milanais, à une demi-lieue de Milan. Cet écho, dit-on, répète plus de cent fois la dernière syllabe. Il suffit, pour entendre ce prodige, de se tenir sous une galerie ouverte de l'une des ailes de la maison: l'écho répond de l'autre aile, et les intonations se suivent sans interruption et avec le même intervalle entre elles; seulement elles vont diminuant peu à peu d'intensité, jusqu'à ce qu'elles semblent se perdre dans le lointain, à peu près comme on voit bondir une boule élastique depuis le moment qu'elle touche le sol qui la repousse, jusqu'à l'instant du repos. Un voyageur, qui n'est pas très-crédule, affirme qu'il a fait exprès le trajet de Milan à cette campagne, et il parle de l'écho en homme qui l'a mis à l'épreuve.

On voit, près de Mantoue, une maison de campagne qu'on désigne sous le nom singulier de T, sans doute à cause de la forme qu'on a donnée aux bâtiments. Il y a, dans cette maison, un grand cabinet voûté où l'on remarque un phénomène d'un autre genre. Si, de deux personnes, l'une applique sa bouche, et l'autre son